

Et vous, d'où venez-vous ?

Me rendre au marché forain tient davantage d'une activité ritualisée, le passage obligé devenu nécessité au fil des semaines. Vu d'en haut camaïeu de rouge concentré entre les immeubles gris du Chaudron, vu d'en bas fourmillement d'individus arpantant les étroits passages entre les étals des vendeurs aux couleurs chatoyantes. Le marché condense l'essentiel du patrimoine réunionnais dans la diversité des produits frais proposés à la vente et dans la multitude des personnes aux origines diverses.

J'y vais toutes les semaines, enfin, j'essaie de m'y tenir car ma grand-mère m'accompagne. Je la laisse se promener et faire ses achats à son rythme. Elle et moi sommes rodés à ce genre d'exercice. Petit, je tenais l'anse de son panier afin de ne pas me perdre. Aujourd'hui, du haut de mon mètre 90, ce lien de sécurité réside dans mon regard. De mon côté, j'ai également mes habitudes, mes bazardiers préférés, et ce besoin de voir les mêmes visages familiers.

En me dirigeant vers les marchands près des escaliers, mon pas est stoppé devant une table en bois, courbée sous le poids de la production du jour. A quelques mètres de moi se dessinent les courbes du fruit délicieux.

Mon cerveau s'imagine déjà effleurer sa peau de mes doigts, inhale son parfum délicat, apprécier en bouche les notes suaves de sa chair. Instinctivement, j'accélère ma foulée. Je tente d'apaiser la cadence de mon cœur qui perturbe mon souffle. Je me retrouve à sa portée, mes sens s'éveillent quand les arômes de douceur me parviennent à la figure et s'infusent dans mon ventre. Mon corps se tend.

Mon visage arbore un timide sourire en constatant la présence d'une collègue plantée dans mon champ de vision. Je lui présente ma main pour la saluer. Si mes souvenirs ne me trahissent pas, elle se nomme NOUR. Cadre hospitalière dans le service de chirurgie infantile, son bureau se trouve un étage plus haut. Nous partageons une équipe de médecin en

commun puisque je coordonne les pédiatres au C.H.U de Bellepierre. Je suis amené à échanger avec elle à propos de situations délicates de jeunes hospitalisés. Je connais son professionnalisme, ses capacités oratoires en staff, sa parole mesurée mais finalement, peu de chose sur sa personnalité.

Les reflets rougeoyants du large parasol donnent à son teint un air de vacances. Le vent d'hiver soulève quelques mèches de ses cheveux longs, une cascade de boucles aux mèches auburn. Elle me rend mon sourire. Derrière ses larges lunettes de soleil, je ne discerne pas l'expression de ses yeux. Son panier me semble lourd mais elle le porte avec aisance malgré sa frêle stature. Je devine néanmoins un corps aux muscles toniques chez ce bout de femme d'un mètre 59 toujours souriante. Le top à fines bretelles révèle des bras fins à la peau satinée comme la pêche. Mes papilles s'affolent à la vue de ces jambes lisses, galbées dans son short beige.

- Cher confrère, m'annonce-t-elle en lieu et place de bonjour.
 - Chère amie, j'enchaîne presque immédiatement. As-tu trouvé ton bonheur ?
 - A la lourdeur de mon panier, j'ai tout le nécessaire pour la semaine.
- Et joignant le geste à la parole, elle entrouvre son cabas.
- Je vais prendre le temps de la réflexion pour ce fruit, dis-je en regardant l'étalement se trouvant derrière elle.
 - Tu m'en diras plus à l'occasion...

J'aperçois ma grand-mère en marche, le rythme lent mais le pied sûr. Je dandine, changeant d'appui au sol, contrarié. Il me faut mettre fin à cette conversation. J'avance vers les escaliers mimant mon départ. Je stoppe toute avancée, plante mon regard dans ses verres teintés, m'approche à nouveau d'elle pour finir par incliner la tête en lui souhaitant une bonne journée.

Je me cale sur la démarche de mon aïeul et nous retournons à la voiture.

La semaine suivante se traîne. J'entrevois Nour lors de la réunion du vendredi. Nos échanges se limitent à la thématique professionnelle. Cependant, je sais que nos discussions hors service peuvent prendre davantage de légèreté. Assise à mon opposé, autour de cette table ronde, je me surprends à éprouver de l'impatience quand j'observe à la dérobée, Nour, ce fruit délicieux.

Le rituel du dimanche ne déroge pas malgré le temps maussade du jour. Je gare la voiture sur le parking en terre battue, contourne le véhicule afin d'aider mamie à s'extirper de l'habitacle.

Malgré moi, je note la présence d'une voiture qui ébranle mes sens. Mon cerveau a imprimé nombre d'informations validant sa présence.

Ma grand-mère se dirige dans une direction opposée à la mienne. Je tombe à nouveau sur ma douce amie non loin du stand de raisins, cerises et pêches, venus d'ailleurs. Je lui fais la bise, prolongeant ce contact dérisoire de ma peau contre sa joue.

Mon ailleurs, je l'ancre dans l'imaginaire quand je plante mes yeux dans le sourire de Nour, ce fruit fendu aux saveurs défendues. Mes pensées s'affolent. L'envie de promener ma bouche sur ce corps de velours comme l'abricot, goûter au miel de ses lèvres pour me perdre dans son nectar intime. Face à elle, mon être est tiraillé. Quelles sont mes options ? Finalement, peu de choix. Je ne m'imagine pas la blesser, ni son entourage.

Nour ne soupçonne nullement les exquises sensations qu'elle fait naître en moi. Pas de dommage collatéral à mes pensées intimes. La regarder déambuler dans les couloirs de l'hôpital ou dans les allées du marché, la démarche chaloupée et laissant sur son passage les notes de fragrance « Irrésistible » m'ouvre la perspective d'une journée agréable. Être son collègue à défaut d'être son partenaire. Elle ne saurait être mienne, pas sur cette terre, pas dans cette vie, maillon essentiel de sa famille, femme et mère.

Je ramène mamie, son panier garni et moi distrait.

- D'où viens-tu ?

J'entends la question me parvenir au loin. Depuis la cuisine, une voix féminine m'arrache de mes rêveries charnelles. Ma cousine s'enquiert de notre longue absence.

- De retour du marché ! dis-je à haute voix.

Et de bien plus loin.

Isabelle PAYET